

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 11 (1873)
Heft: 20

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182304>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Dans l' enchantement d'un de ses entretiens avec Catherine, Estavayer est prêt à laisser échapper le secret de son cœur, lorsqu'il découvre sur le chemin un chevalier de grande apparence, suivi d'un écuyer et d'un chien. Enveloppés d'un nuage de poussière, ils semblent voler; bientôt ils sont à portée de la vue. Catherine s'avance sur le balcon pour voir de plus près; mais qu'on imagine l'émotion de la jeune beauté, lorsque ce chevalier qui la reconnaît se baisse jusqu'à l'arçon de la selle pour saluer. Ses forces paraissent tout à coup l'abandonner; elle pâlit, elle rougit; son cœur bat avec violence. « C'est lui...! » s'écrie-t-elle.

Gérard tombe subitement de la félicité dans l'abîme du désespoir, et pour cacher l'humiliation qui l'atterre et la rage qui le dévore, il disparaît sans être aperçu. Cependant le baron averti de l'arrivée de son gendre, va le recevoir à la porte du château et le conduit auprès de sa fille. Bientôt le chevalier partage l'émotion de Catherine et ce doux embarras inséparable des premières atteintes de l'amour. Catherine rougit; Othon soupire. Enfin, celui-ci rappelle le premier ses idées, et s'inclinant devant sa charmante future, il lui présente la précieuse chaîne qu'il reçut de la main de Marguerite lorsqu'il fut couronné au tournois de Dijon. Catherine brillante de joie lui offre en retour un anneau portant deux mains enlacées. Othon le baisa, le mit au second doigt de la main gauche, et s'inclinant devant Catherine, jura de ne s'en départir qu'à la mort.

L'habitude que Gérard avait de dissimuler le tira d'embarras; mais on peut juger quelle répugnance il eut à vaincre pour embrasser son rival avec l'apparence de la joie, et lui demander quelle affaire le ramenait dans son pays après une absence de deux ans. Le baron lui fit alors part de ses engagements envers Grandson pour le mariage de sa fille. — Peu de jours après, le sire d'Estavayer partit, la rage dans le cœur, en méditant les plus sinistres projets.

(A suivre.)

Avis aux demoiselles à marier. — Il existe dans l'Inde tout un district, celui de *Guzerat*, où il y a une disette complète de femmes. Les hommes y demandent, à cor et à cris, à se marier. La *Gazette de Bombay* plaide vivement la cause de ces célibataires malgré eux, et intervient auprès de la Compagnie des Indes pour lui rappeler que son devoir est de se préoccuper du bien-être des populations de ce pays, et qu'il est évident qu'une province entière, privée de femmes, n'est pas dans la condition normale qu'elle doit désirer. En conséquence, la compagnie est invitée à remédier au plus tôt à ce *desideratum*.

Hélas! il en sera toujours ainsi sur notre pauvre terre, que les uns ont trop et les autres pas assez!...

Un maître ferblantier de Lausanne se rendait au village de *** pour y traiter une entreprise. En chemin, il rencontre une de ses connaissances de l'endroit et lui demande :

— Dites-moi un peu, mon ami, quel homme est votre syndic? J'ai affaire avec lui aujourd'hui.

— Notre syndic, répond l'autre, est le plus grand coquin que la terre puisse porter; il veut du mal à tout le monde et m'a déjà fait mettre à l'amende deux fois.

Le ferblantier continue son chemin. Arrivé au village, il adresse à l'aubergiste la même question. Celui-ci répond en haussant les épaules :

— C'est un mauvais drôle; tout le monde ici le déteste.

Enfin, maître X. s'en va chez le syndic lui-même et trouve un homme honnête et loyal, avec qui son affaire est bientôt terminée. Et, réfléchissant aux appréciations des gens du village, il ne peut s'empêcher de lui demander :

— Qu'est-ce que votre emploi vous rapporte, monsieur le syndic?

— Pas autre chose que l'honneur, répond le brave homme.

Trois riches propriétaires des montagnes de Neu-châtel, qui avaient fait leur fortune dans l'industrie horlogère, coulaient depuis plusieurs années une vie douce. Ils buvaient bien, mangeaient de même et faisaient, le soir, la partie de piquet; telle était leur existence. — Ces messieurs, qui se préoccupaient fort peu de ce qui se passait en dehors des montagnes qui les virent naître, résolurent cependant un jour de visiter Paris, dont on leur avait dit tant de merveilles.

L'un s'appelait Courvoisier.

L'autre Boudry.

Le troisième Coulon.

Quoique riches, ils prirent chacun un billet de seconde classe et partirent. Ils trouvèrent le voyage long, très long, et arrivèrent à Paris dans la soirée, vers onze heures ou minuit.

Courvoisier, éreinté, proposa à Boudry, qui était sur les dents, et à Coulon, qui dormait debout, de ne point courir à la recherche d'un hôtel et de coucher dans la première auberge qui s'offrirait à eux en face de la gare.

Avant de se coucher, tous furent d'accord pour dire que Paris leur paraissait monotone et sombre.

A cinq heures du matin, Boudry, que le bruit étourdissant des voitures avait réveillé, se lève, va droit au lit de Courvoisier et lui dit :

— Est-ce que tu t'amuses, toi, à Paris?

— Moi! je m'embête à mourir.

— Allons-nous-en, dit Coulon en se frottant les yeux.

— Partons.

Et ils reprirent le chemin de fer.

Deux jours après ils rentraient dans leur village, où ils résumaient ainsi leurs impressions de voyage :

— Quelque chose de propre que leur Paris!...

C'était au théâtre de Genève. — Un artiste français, dont l'aplomb égalait la nullité, jouait *Tartuffe*. On le siffle.

A peine rentré dans la coulisse, il fait un geste d'indignation et s'écrie :

— Il faut venir à Genève pour voir ces choses-là; c'est la première fois que j'entends siffler... Mollière!

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE.